



Femmes, groupes et littérature en France au XIX^e siècle

Emmanuel Boldrini

Université Paris-Est Créteil, LIS  

Damien Zanone

Université Paris-Est Créteil, LIS  

<https://dx.doi.org/10.5209/thel.109758>

L'histoire littéraire des XIX^e et XX^e siècles s'est beaucoup écrite avec la description de groupes, ceux-ci étant observés dans leurs contours mouvants, leur cohésion instable, leurs dissensions voire leurs exclusions. L'identification de ces groupes se fait habituellement par les cadres sociaux des rencontres de leurs membres (lieux, événements, revues et autres écrits collectifs), par les idées esthétiques qu'ils portent, par les figures de proue que le public connaît. Cela est particulièrement vrai au XIX^e siècle, de la Révolution française à la Première Guerre mondiale, où ce modèle s'est mis en place : le Cénacle romantique en est l'incarnation rayonnante en ce que de nombreux récits le convoquent et le rappellent, au point que son ombre portée se ressent jusque sur les multiples avatars qui composent le courant symboliste.

Ces groupes sont généralement composés de jeunes hommes. La place des femmes y apparaît toujours problématique : ou marginale, ou contestée, ou acceptée sous condition. Les femmes créatrices, cependant, n'ont généralement pas œuvré seules mais dans des configurations d'échanges qui, pour n'être pas souvent reconnues comme groupes, en présentent des aspects. Des réseaux de sociabilités féminines sont bel et bien repérables, des revendications de sororité sont audibles, des filiations sont postulées. Si ces phénomènes ne sont guère évoqués en termes de « groupes », de « mouvements » ou d'« écoles », ils n'en demeurent pas moins constitutifs d'une cartographie socio-littéraire et créative traçable, au-delà des rôles restrictifs de commentatrice mondaine et de salonnière auxquels la « femme de lettres » se voit, alors, souvent assignée en tant que figure sociale.

Le présent dossier entend se pencher, à partir de quelques cas significatifs, sur les relations que les femmes créatrices littéraires ont entretenues avec les groupes. Il se propose d'apprécier leur aptitude, malgré un contexte très contraignant, à en créer, à en former entre elles, ou encore à s'insérer dans certains d'abord animés par des hommes. C'est une perspective que n'ont pas abordée de façon spécifique les études collectives consacrées aux groupes littéraires ces dernières années (Saint-Amand, 2016 ; Bridet & Giavarini, 2021). Plusieurs aspects sont envisagés.

Constatons d'abord qu'il est des autrices dont l'association en un groupe commun s'impose comme évidente, en raison des affinités littéraires, sociales ou affectives qui les relient : c'est le cas de certaines poètes de la Belle Époque comme Renée Vivien, Natalie Clifford Barney ou Lucie Delarue-Mardrus. Il en est d'autres dont l'appartenance à une même nébuleuse cache mal les divergences manifestes, sur le plan de la production littéraire comme sur celui de l'identité de genre : il en va ainsi des « décadentes » Rachilde et Marie Krysinska, l'une écrivant des romans, l'autre de la poésie. Il en est d'autres enfin que l'histoire littéraire a isolées, comme si elles saillaient hors de leur siècle, à peine rattachées à lui par de subtiles affinités : on a pu faire de Marceline Desbordes-Valmore un cas singulier de « romantisme au féminin » en la séparant d'autres élégiaques qu'elle a côtoyées pourtant (par exemple Adélaïde Dufrénoy, Victoire Babois, Amable Tastu). Dans l'ensemble, ces phénomènes d'agrégation ou de marginalisation, qu'ils soient l'œuvre de la critique contemporaine ou d'une historiographie venue après coup, sont dus à des instances extérieures qui déposent, de fait, les autrices concernées de la maîtrise de leurs affiliations. C'est pourquoi il importait de mener une réflexion collective autour de la notion de « groupe » dans la constitution d'affinités ou de singularités littéraires chez les autrices du XIX^e siècle : pour questionner ce qui conditionne, configure, agence ou justifie ces affiliations, à l'écart de la catégorie informelle, minorée et rétrospectivement échafaudée de « littérature féminine ». Il est intéressant, en particulier, de confronter les liens tissés entre les concernées elles-mêmes (par des échanges directs ou par la médiation de leurs écrits) aux discours critiques et historiographiques produits à leur sujet.

Étudier la relation entre les femmes qui écrivent et les groupes littéraires demande de prêter attention aux indices de revendication d'appartenance, d'influence et de filiation, observables dans le jeu de l'inter-textualité ou dans le partage de références communes. Les phénomènes de reprises sont parfois explicites (intertextes manifestes, épigraphes, citations...), mais aussi implicites (syntagmatiques, thématiques ou esthétiques). D'autres corpus que textuels auraient pu être envisagés puisque des affinités sont possibles entre écrivaines et artistes, sollicitant les arts visuels (avec, par exemple, le recours à la peinture ou à la photographie pour produire des portraits de groupe, ou la signature à plusieurs d'ouvrages illustrés).

La mythographie déployée par les autrices peut être appréhendée dans une perspective élargie : en convoquant un panthéon tour à tour païen, judéo-chrétien et laïque, par exemple avec les figures de Jeanne d'Arc ou de Sappho. Certaines autrices affirment le partage d'un même imaginaire mythopoétique et déclarent un projet sinon commun, du moins en communication, notamment pour dire le refus du masculin, la célébration des femmes et de leur indépendance, voire le lesbianisme comme posture poétique et éthique. De telles observations ne doivent pas pour autant faire perdre de vue le terreau littéraire et socioculturel depuis lequel, et peut-être contre lequel, les écrivaines s'expriment : le matériau mytho-littéraire qu'elles mobilisent est-il sensiblement identique à celui de leurs contemporains masculins, ou bien différent ? L'emploient-elles avec des singularités de traitement ? Est-ce en vue de configurer un groupe ?

Interroger la notion de groupe à travers les écrits de femmes suppose en outre de ne pas se limiter à décrire des effets de connivences, mais de porter attention à leur inscription dans un contexte plus large : ces écrivaines s'inscrivent-elles dans des tendances et mouvements existants ? Accompagnent-elles des groupes sélectifs et éventuellement excluants ? Le font-elles en cherchant malgré tout à y contribuer, en s'employant à les subvertir ou s'en distinguant ostensiblement ? Approcher au prisme du genre la cartographie littéraire d'un siècle où la critique se montre très essentialisante permet d'utiles réflexions sur les catégories, mouvements, écoles, tendances et groupes, de même que sur les notions d'originalité et de canon. Le balisage en est toujours mouvant.

Enfin, un pas de côté doit être effectué en dehors des textes eux-mêmes pour mieux saisir ce qui fait ou non groupe dans le cas singulier des écrivaines du XIX^e siècle : les conditions et stratégies éditoriales, les réseaux de sociabilité, la production de manifestes sont autant de paramètres à prendre en compte pour appréhender ce qui permet, conditionne et façonne les phénomènes de groupes littéraires.

Les chercheuses et les chercheurs dont les articles suivent ont l'ensemble de ces questions en tête et s'emploient à y répondre en historicisant le phénomène de groupe en littérature dans la perspective des études de genre. Différentes voies sont empruntées pour cela, de l'analyse stylistique à la sociologie de la littérature, en passant par les approches thématiques, poétiques ou esthétiques. **Vincent Laisney** vérifie, carte à l'appui, la marginalisation des femmes dans les cercles littéraires du XIX^e siècle, mais observe que, par un effet de compensation paradoxale, elles ont produit les témoignages écrits les plus précieux et utiles sur ces groupes dont elles montrent les coulisses. **Violaine François** se penche sur une situation particulière et singulière : le rapprochement éphémère et fragile entre plusieurs poètes femmes à l'occasion de la mort de la jeune Élisabeth Mercœur en 1835 (Marceline Desbordes-Valmore, Amable Tastu, Mélanie Waldor, Delphine Gay), souligné par des commentateurs masculins qui veulent y voir la formation d'un chœur de muses alors que bien peu atteste la solidité des relations entre elles. **Clémence Hovelaque** et **Damien Zanone** interrogent le cas de George Sand, partagée tout au long de sa carrière entre la tentation et le refus du groupe : adhésion de principe professée à l'idéal d'une communauté des artistes, mais souci de préserver une indépendance chèrement acquise et toujours menacée, afin de rester « une exception admise » (Balzac, 1976-1981 : II, 699) dans le monde littéraire qui l'entoure. **Sophie Ménard** retient un moment décisif de la trajectoire de Georges de Peyrebrune dans les années 1880, pour saisir les enjeux de positionnement d'une écrivaine qui ne veut pas exister seule et, tenue à l'écart du cercle de Médan, renforce ses relations avec d'autres femmes, y compris dans ce qui s'est crânement nommé « dîners des bas-bleus ». **Emmanuel Boldrini** rouvre *Pourquoi je ne suis pas féministe* de Rachilde (1928) pour démêler l'argumentaire complexe d'une écrivaine qui fait du refus de tout enrégimentement le fondement d'une proclamation farouche d'identité, mais de quelle identité ? **Camille Islert** examine l'habitude prise depuis longtemps dans l'historiographie littéraire de présenter comme groupée la poésie produite par les femmes dans les années 1900 et questionne, à partir de là, ce qui se joue dans une perspective de genre dans la concurrence entre les termes « groupe », « réseau » et « génération », en usage dans le lexique critique. **Sylvie Ducas** revient sur les circonstances qui poussent des femmes à se regrouper pour créer le jury Fémina en 1904, répliquant ainsi à la domination masculine dont le prix Goncourt, fondé un an plus tôt, apparaît d'emblée comme l'outrageux symbole.

Au fil de ces études se dessine ainsi une autre géographie littéraire du XIX^e siècle, tramée par des circulations d'influences, des affinités électives, des rapprochements intermittents, des solidarités fragiles, contrariées ou pérennes. Le présent dossier invite, en ce sens, à reconsidérer le partage des territoires littéraires de ce siècle à partir des dynamiques de genre qui le traversent. Il entend ainsi participer à une réflexion plus large sur les modalités d'existence collective des écrivaines, sur les formes visibles ou discrètes de leurs sociabilités, mais aussi sur les catégories critiques qui ont contribué à rendre perceptibles ces rencontres ou, au contraire, à condamner à l'esseulement, fût-il comme glorieuses exceptions, les femmes qui écrivent.

Références bibliographiques

- Balzac, Honoré de, (1976 [1839]) *Béatrix* in Pierre-Georges Castex (dir.), *La Comédie humaine*, 12 volumes. Paris, Gallimard, Col. Bibliothèque de la Pléiade.
- Bridet, Guillaume & Laurence Giavarini (dir.), (2021) « La fonction-groupe », *Contextes*. N° 31, disponible sur : <https://journals.openedition.org/contextes/10303> [Dernier accès le 7 mai 2026].
- Saint-Amand, Denis (dir.), (2016) *La Dynamique des groupes littéraires*. Liège, Presses universitaires de Liège, Col. « Situations », disponible sur : <https://books.openedition.org/pulg/2511> [Dernier accès le 7 mai 2026].